

Jean-Claude OLIVIER

Africa Dolorosa

Destins de femmes



L'Afrique est un continent merveilleux, un continent de terre rouge comme le sang des hommes, une terre d'effluves, de chants et de palabres, une terre envoûtante et mystérieuse.

J'ai toujours été fasciné par son immense palette de savanes et de déserts, de forêts et de lagunes, et par les peuples qui l'habitent qui l'ont façonnée au rythme des millénaires. L'Afrique est le dernier continent où les animaux vivent en liberté dans des sanctuaires réservés à leur survie, pour combien de temps encore avant que la croissance démographique ne submerge ces fragiles îlots ?

Mais l'Afrique est aussi le continent de la misère, des inégalités, des guerres tribales et confessionnelles, de la corruption et de certaines incompétences.

Aucune aide sociale, aucune allocation de soutien, une médecine souvent réservée aux plus riches, un enseignement scolaire aléatoire, font que les pauvres s'enfoncent dans une misère irréversible, avec son cortège de famine, de maladies, et de prévarications.

La violence règne, et les plus faibles, les femmes,

les enfants, sont soumis à la loi du plus fort, et doivent user pour survivre de maints stratagèmes, et espérer l'aide des plus compatissants.

Parmi ces pays africains, l'un retient particulièrement l'attention, il s'agit de la Côte d'Ivoire qui fut, il y a quelques décennies la vitrine de l'Afrique, un exemple de stabilité, de réussite économique due en grande partie à la production du cacao dont le pays était l'un des principaux exportateur.

De nombreux européens et européennes l'ont rejoint dans l'espoir d'y trouver l'Eldorado, et de se faire une place au soleil d'Afrique.

Aujourd'hui, après la guerre qui a jeté les uns contre les autres les partisans d'un ex-président contre les partisans d'un nouveau, les musulmans contre les chrétiens, les gens du nord contre les gens du sud, il ne reste rien de cette vitrine dorée. Les européens demeurent sur place souvent sans travail, sans revenus, et sans possibilité de retour chez eux.

Ces gens-là se sont enfoncés dans la misère, vivent dans la précarité, n'ont aucune aide de qui que ce soit, et se livrent parfois à des agissements douteux qui leur permettraient de survivre, tout comme le font certains africains auprès des citoyens des pays d'Europe.

Ce sont les « arnaqueurs »

Le récit qui va suivre conte l'aventure de quelques femmes livrées aux affres de cette vie difficile, sans revenus, sans travail, livrées parfois à la seule générosité d'africains compatissants, après avoir subi

les pires exactions, meurtries et désenchantées.

Les femmes sont souvent les victimes de la violence des hommes dans ces régions du tiers monde, de leur machisme, de leur sexisme, elles subissent les propositions les plus veules sans grand moyen de se défendre, abandonnées au bon vouloir et à la compassion.

Chacune de ces femmes a vécu ses espoirs, son Eldorado, et sa descente aux enfers. Voici le récit de leur aventure sur les terres et dans les cités de l'immense Afrique, une courte et parfois douloureuse aventure.

Whitney, la britannique, fut la première à y poser ses valises. Enthousiaste, décidée à refaire sa vie loin de son pays d'origine, elle ne se doutait pas des insurmontables difficultés qui allaient jalonner sa route.

Puis il y eut Djomou l'africaine, et Marie la jeune bretonne, le cœur débordant de folle espérance...

Whitney

L'aube pointe à peine, et les petites maisonnettes sommeillent encore dans cette banlieue de la ville de San Pedro. Seule la fumée des premiers feux signale que la vie va reprendre son cours.

– As-tu entendu ces rafales ? interroge Whitney à voix basse.

– Oui, ce sont des armes automatiques, confirme son frère, un tout jeune garçon.

– Ce sont les bandes de Ouattara qui investissent la ville, ils seront bientôt chez nous.

Whitney et son frère Seedel habitent un appartement minuscule dans la banlieue de ce grand port accroché aux rives du golfe de Guinée, un des ports les plus importants de la république de Côte d'Ivoire.

Whitney a quitté très tôt les faubourgs de la ville de Chelsea pour s'établir dans ce pays d'Afrique où elle espérait faire carrière, son diplôme d'agent des douanes en poche.

Il est vrai qu'à cette époque, au printemps 2001, la réussite économique de ce pays africain est bien

établie, grâce en grande partie aux exportations du cacao dont le pays est l'un des premiers producteurs, mais également grâce à sa stabilité politique qui en fait la vitrine des pays de l'Afrique de l'ouest.

Whitney s'est établie très jeune dans cet Eldorado africain, a trouvé un emploi bien rémunéré dans une compagnie exportatrice de cacao où elle occupe des fonctions de contrôle des expéditions. La vie est facile, agréable dans un pays de langueurs océanes, près de plages vierges de toute pollution, proche d'un arrière-pays de jungles et de savanes magnifiques.

Elle vit avec un compagnon qui l'a accompagné d'Angleterre et a fait venir près d'elle son jeune frère qui ne connaissait pas en Europe les conditions que la demoiselle souhaitait pour son épanouissement.

Tout aurait pu continuer sur le même tempo si la crise politique intérieure et l'effondrement des cours du cacao n'en avaient décidé autrement.

Dès lors la vie africaine prend une autre tournure, l'instabilité s'installe, les vieilles querelles confessionnelles, tribales, sociales et politiques, divisent les citoyens dont la classe politique n'est soudain plus à niveau.

La société d'exportation où travaille Whitney se trouve bientôt en difficulté, les salaires sont versés de façon aléatoire, jusqu'au jour où la société ferme ses portes.

Aucune protection sociale ne garantit le versement des salaires dans ce pays, et aucune indemnité de chômage n'est versée.

La précarité s'installe, les prix flambent, et la misère n'est pas loin.

Pour couronner le tout, les élections présidentielles désignent un nouveau président que l'ancien ne reconnaît pas comme légitime, et décide de rester au pouvoir.

C'est alors la guerre civile, nord contre sud, partisans de Gbagbo contre ceux de Ouattara, musulmans contre chrétiens. Les pires exactions, les plus horribles massacres, ensanglantent le quotidien des ivoiriens.

Whitney se retrouve seule et démunie, son compagnon la quitte, et elle doit faire face aux exigences de la vie de tous les jours sans ressources.

Elle tente de récupérer l'argent que doit lui verser l'entreprise qui l'employait, mais sans syndicat pour l'épauler, la démarche s'enlise et l'horizon s'obscurcit.

Chaque jour la même obsession, il lui faut trouver l'argent pour se nourrir, assurer l'école de son frère et payer son loyer. Sans versement de son loyer à la fin de chaque mois, son logeur, Hamid, la jettera sans remords à la rue.

A moins que...

– Je sais que tu as des difficultés, lui dit-il, la vie est injuste, mais il faut que tu me paies, j'ai des enfants à nourrir...

– Peut-être pourrais-tu m'accorder un délai ? Suggère-t-elle.

– Un délai, non je ne peux pas. Mais si tu faisais un petit effort...

– Un petit effort ?

– Oui, tu es une bien jolie fille, et des jolies blanches comme toi il n’y en a pas beaucoup par ici. Alors si tu étais gentille avec le pauvre Hamid, peut-être qu’il t’accorderait un délai.

Whitney s’attendait à cette offre, Hamid l’observait depuis toujours avec concupiscence, il la suivait du regard lorsqu’elle traversait la petite cour de sa maison, et l’on pouvait se douter quels étaient les phantasmes qui l’habitaient.

Elle se planta devant lui avec colère.

– Tu dois abandonner cette idée Hamid, je ne me donnerai pas pour un loyer impayé, et pour quoi que ce soit d’autre d’ailleurs. Les femmes ne sont pas des marchandises.

– Comme tu veux petite blanche, on en reparlera le jour où je te jetterai dehors.

– J’aurai ton argent d’ici peu.

– Je le souhaite pour toi, car tu sais les chemins sont dangereux par ici ces temps derniers, il y a des bandes armées qui s’agitent un peu partout. Nous sommes en guerre Whitney, l’aurais-tu oublié ?

Whitney n’a pas oublié cette guerre et pour cause. Tout près de San Pedro, à quelques kilomètres seulement, vient de se produire un horrible massacre dans un village chrétien, elle se doute qu’il faudra fuir un jour ou l’autre, mais pour aller où ?

Heureusement pour Whitney, son ordinateur portable lui permet d’avoir un regard sur le monde via

internet. Il n'est pas en très bon état cet ordinateur, les liaisons sont difficiles à établir, mais la jeune femme peut néanmoins lier des relations avec les gens du monde extérieur, en particulier l'Europe, ce qui représente une bouffée d'oxygène appréciable.

Elle parcourt les différents sites avec curiosité et délectation, appréciant avec joie les informations culturelles, politiques, et même sportives du monde qu'elle a quitté. Elle lie des relations amicales avec des gens qui lui sont sympathiques, elle ne se sent pas trop seule.

En parcourant les différents sites, elle remarque une personne qui lui rappelle son père resté au pays, la même gentillesse, la même sérénité.

– Cet homme-là doit être un homme bon, pense-t-elle, je vais lui écrire, peut-être me répondra-t-il.

Elle se penche alors sur son clavier d'ordinateur utilisé par les usages intensifs.

En quelques phrases elle explique qui elle est, ce qu'elle fait dans ce pays du bout du monde, elle fait part de ses problèmes, de ses espoirs aussi.

– Il m'étonnerait que cet homme s'intéresse à mes problèmes, mais sait-on jamais ? Et puis s'il consentait seulement à correspondre, ce serait pour moi une grande aide morale.

Les vicissitudes de la vie la ramènent bien vite aux réalités, il faut trouver un peu d'argent en attendant un hypothétique versement de ses salaires impayés.

– Il y a la prêteuse, tu sais la vieille du bout de la

rue, lui confie sa voisine Angélique. Elle peut t'avancer jusqu'à 30.000 francs CFA.

– Je connais cette femme, mais je connais aussi l'importance des intérêts qu'elle demande, c'est scandaleux !

– Tu sais faire autrement ?

Evidemment, Whitney ne sait faire autrement, il lui faut donc se rendre chez cette femme !

A l'extrémité de la rue inondée de soleil, une petite maison avec un jardinet ombragé signale qu'on est parvenu chez dame Hermane, la prêteuse sur gage. C'est une maison qui se différencie des autres par un apparent confort et un bel entretien.

La dame est assise sous un manguier visage baissé vers son ouvrage de broderie.

– Je t'attendais, dit-elle sans lever les yeux de son ouvrage.

– Vous m'attendiez ? S'étonne Whitney.

– Eh oui, les carcasses attirent les vautours, et quand la misère frappe à la porte de gens comme toi la terre entière est informée. A plus forte raison une petite blanche qui a des difficultés financières, je savais que tu viendrais me voir.

La jeune femme est sidérée, ainsi ses déboires ont été colportés jusqu'ici à la vitesse de l'éclair.

– N'oublie pas que si je prête de l'argent c'est pour en tirer avantage, je ne suis pas une œuvre de bienfaisance. J'ai beaucoup travaillé, et bien travaillé, alors je tiens serrés les cordons de la bourse.

Whitney ne sait que dire, elle se demande même si elle ne va pas tourner les talons et regagner son logis.

– Alors, tu n’es pas venue chez mémé Hermane pour emprunter de l’argent ? Demande la vieille femme sans lever la tête de son ouvrage.

– Eh bien oui, j’ai pensé que vous pourriez me prêter.... 50 000 francs ? Répond timidement la jeune femme.

– C’est une somme 50 000 francs ! Comment comptes-tu me rendre cet argent ? Tu n’as plus de travail à ce qu’on dit.

Whitney demeure silencieuse.

– Hein ? Comment vas-tu me rembourser ? Insiste la vieille.

– Je vais avoir un nouvel emploi et à ce moment-là je vous rembourserai.

– Un nouvel emploi, tu serais bien la seule à trouver un nouvel emploi, il faut payer l’intermédiaire tu le sais. Sans lui pas d’emploi.

La dame pose alors son ouvrage et se dirige avec peine vers la porte de sa maison.

– Viens, dit-elle en se tournant vers la jeune femme, tu le veux cet argent ou non ?

Elles pénètrent toutes deux dans une pièce meublée coquettement.

– Je vais t’accorder 30 000 francs, c’est bien assez en raison de tes capacités à me rembourser.

Elle ouvre alors une sorte de coffre où repose une boîte métallique fermée à double tours. La clef qui en

permet l'accès est suspendue à une chaîne passée au cou de la vieille dame.

– On n'est jamais assez prudent, dit-elle.

La boîte ouverte, elle en sort avec précaution une liasse de billets serrée par un élastique.

– Tiens, dit-elle, voici 30 000 francs ! Tu me rendras 35 000 dans un délai maximum de 2 mois. C'est bien parce que c'est toi, petite blanche, d'habitude les intérêts sont beaucoup plus importants.

Whitney saisit la liasse sans en contrôler la valeur et la glisse précipitamment dans la poche de son pantalon.

– Maintenant tu vas signer la reconnaissance de dette, conclut dame Hermane.

Elle sort alors une simple page de cahier d'écolier, y griffonne quelques lignes et la présente à la jeune fille.

– Tiens signe ici, précise-t-elle.

Les affaires ont été expédiées rapidement, pourquoi s'éterniser lorsque les choses sont aussi claires ?

Ces quelques milliers de francs permettent à Whitney d'envisager l'avenir immédiat avec plus de sérénité, mais la guerre civile est aux portes de la ville, il va falloir envisager de quitter San Pedro pour ne pas y sombrer avec le reste des institutions encore valides.

Elle n'a plus de travail ici, la société qui l'employait a définitivement mis la clé sous la porte, les quais du port où s'entassaient hier encore les sacs de noix de cacao sont déserts, toute activité a cessé.

Par bonheur une amie africaine lui apprend que le patron de l'épicerie du bout de la rue a besoin d'une

gérante pour son magasin. C'est un bazar africain dont il s'agit, avec le capharnaüm de ses étagères débordantes de produits les plus divers, les prix ne sont pas affichés, et chaque opération commerciale est le fruit d'intenses palabres.

Le salaire est mince lui aussi, mais Whitney n'a pas le choix, il lui faut rembourser dame Hermane qui n'attendra pas éternellement le remboursement du prêt.

Lorsqu'elle se présente à la boutique, le patron, un homme replet engoncé dans un boubou immaculé, la regarde passer sans mot dire, puis...

– Je te connais-toi, dit-il, tu es la fille blanche qui travaille sur le port.

– Qui travaillait, fait remarquer Whitney, je n'ai plus de travail à cause de cette sale guerre. On m'a dit que vous cherchiez une gérante pour votre magasin.

Le gros homme, un bakwé réputé pour sa roublardise, la considère un instant sans broncher.

– Tu as déjà travaillé dans un magasin ? Maugrée-t-il, en se caressant le menton du manche de son chasse-mouche.

– Dans un magasin comme celui-là, non, mais dans l'entreprise qui m'employait je gérais les expéditions.

– Ce magasin n'est pas un entrepôt, c'est un magasin africain, il y a une énorme différence. Il y a combien de temps que tu habites en Côte d'Ivoire ?

– Neuf ans, il y a neuf ans que je suis arrivée ici.

– Neuf ans c'est un bail, dit pensivement l'homme.

Tu connais bien la population alors, et sa façon de

commercer qui est un peu particulière, non ?

Un sourire édenté éclaire sa face lunaire.

- 1700 francs par jour c'est ton salaire et tu commences demain.

Il faudrait de nombreuses journées de travail pour rembourser l'emprunt fait à dame Hermane.

La guerre est si proche de San Pedro qu'une rumeur court la ville au sujet d'un massacre de population perpétré à *Duékoué*, un bourg situé au nord de San Pedro, à environ 250 kilomètres.

Les milices du nord, y auraient commis une razzia épouvantable, dans la ville et aux alentours, dans la brousse et les villages.

On raconte que plus de mille morts seraient le bilan de l'affreux carnage, qui a livré les populations *Guéré* à une orgie de destruction générée par les milices du nord.

C'est à la fois un massacre ethnique, religieux, politique, une soif de vengeance, un esprit de revanche.

Les gens auraient été mutilés à l'arme blanche, exécutés à la machette et à l'arme automatique, poursuivis dans les vergers, les champs, les écoles, les églises même, et assassinés sans ménagement.

On aurait brûlé leurs cadavres sur les places, en jetant pêle-mêle les morts et les agonisants dans le brasier.

Il règne une odeur de mort dans le pays, dit-on, une odeur de corps en décomposition et de chair brûlée.

Un quartier de San Pedro inquiète particulièrement

Whitney, il s'agit du Bardo qui est une ville dans la ville, une *township* peuplée de déshérités, propre à s'enflammer aux premières escarmouches.

Une voisine française, couturière depuis des années dans le quartier, est décidée à quitter la ville :

– Je crois que je vais aller me réfugier au Libéria pendant quelque temps, ce n'est pas loin d'ici le Libéria, tu veux m'accompagner ?

Mais Whitney ne veut pas aller au Libéria de triste réputation, ce n'est pas un pays suffisamment sûr, elle a pris sa décision, ce sera Abidjan, la grande métropole où résident des troupes françaises. Là-bas elle sera en sécurité pense-t-elle.

En attendant l'occasion, elle ira travailler chez l'épicier, elle a besoin de cet argent pour vivre, payer son loyer, et rembourser dame Hermane.

Une question taraude son esprit : Comment faire pour rejoindre Abidjan située à environ 350 kms de San Pedro ? Le chemin de fer n'existe pas, les lignes de bus sont intermittentes et bondées, et leurs tarifs flambent avec la guerre civile. Il y a bien les taxis de brousse, incertains et dangereux, la route de la côte qui n'est plus entretenue depuis longtemps présente des embûches parfois insurmontables. Pilleurs, détresseurs, sans compter les points de contrôle tenus par de faux gendarmes qui écumant l'axe routier et prélèvent leur dîme.

Bah, on verra bien le moment venu !

Les journées passées dans l'épicerie sont

épuisantes. Il y règne une chaleur étouffante, dans la poussière, le bruit, les palabres incessantes, et une désorganisation qui est à la base de tout commerce en Afrique : On discute, on négocie, on exige, on conteste, on monte le ton, on s'excuse, puis on fait affaire.

Whitney n'est pas habituée à cette corrida permanente, et le soir quand le magasin voit sa clientèle décroître, car la fermeture n'est jamais totale en Afrique, elle prend le temps de faire sa caisse, et enfin de prendre congé.

L'épicier la paie chaque soir en prélevant sur la caisse, avec un soupir qui donne l'impression qu'on lui arrache le cœur.

Lorsque la jeune femme regagne son logis, elle n'a qu'une ambition, celle de prendre une douche réparatrice et s'allonger sous sa moustiquaire.

Heureusement pour elle, Seedel, son frère, est un garçon plein de ressources et il ne tarde pas à préparer un repas consistant avec les quelques denrées qu'il trouve.

Les jours succèdent ainsi aux jours, dans l'attente d'on ne sait quoi, les combats continuent dans la banlieue de la ville, et chacun sait que le sort en est jeté, que dans peu de temps, deux jours, une semaine au plus, les rebelles feront irruption au centre-ville.

Il faut fuir, les débordements des bandes armées sont incontrôlables, toutes les exactions sont possibles : meurtre, viol, pillage, tant qu'une autorité officielle ne sera pas établie tout est à craindre.

Le soir venu, dans la courette où tous les voisins se rassemblent comme partout en Afrique, le sujet de conversation est invariablement la conquête prochaine de la ville par les groupes armés du nord, *dioulas*, *malinkés*, *sénoufos*, autant d'ethnies rivales des *guérés et kroumen* du sud, ces *kroumen* qui représentent la population majoritaire à San Pedro.

Certains ne peuvent quitter la ville, trop pauvres, trop implantés dans la région du Bas Sassandra, et puis où aller ? A Abidjan ? Une ville de plus de 4 000 000 d'habitants avec ses bidonvilles et son sous-emploi ? Il vaut mieux demeurer ici, au moins on pourra s'y nourrir !

Il n'en est pas de même pour les européens qui n'ont rien à gagner de la conquête prochaine.

Une des voisines dont le mari travaille dans une entreprise de transport a soudain une idée :

– Mon mari m'a dit que chaque semaine il y avait un transport de fèves pour Abidjan. Le camion emprunte la route de la Côte et accepte des passagers. Evidemment on voyage sur les sacs de fève, ce n'est pas très confortable mais ce n'est pas cher.

Cette proposition retient l'attention de Whitney, elle a peu d'argent à investir, peu de bagages, et l'inconfort ne sera que provisoire.

– Dis à ton mari que ça m'intéresse, je veux partir au plus vite !

Il est évident que l'argent reçu pour les passagers ira dans la poche du chauffeur, mais c'est comme ça

en Côte d'Ivoire, tout est bon pour faire du *bisenesse*.

Deux jours passent, et aucune nouvelle du fameux transporteur. Puis un soir, au retour de son travail quotidien, Whitney perçoit que l'on gratte à sa porte, c'est la voisine qui se tient dans l'ombre.

– C'est pour demain, dit celle-ci, tu es toujours d'accord ?

Whitney, surprise, hésite.

– D'accord, finit-elle par dire, c'est combien ? À quelle heure ?

– Le camion part à 4h30, et c'est 7000 par personne.

– Dis donc ce n'est pas donné.

– Mon mari dit que c'est un bon prix.

– Bon c'est d'accord.

Whitney n'a pas le temps de discuter. Heureusement qu'elle a l'argent de dame Hermane, elle pourra payer. Comment pourrait-elle rembourser ? On verra bien, pense-t-elle, la justice n'existe plus dans ce pays, alors dame Hermane....

Il lui reste un peu de temps pour préparer le maigre bagage qu'elle va pouvoir emporter, elle va devoir aussi informer le jeune Seedel, son frère, un gamin de 17 ans forcément un peu dérouté par ce départ intempestif.

La soirée se passe rythmée par les préparatifs du départ lorsque quelqu'un frappe à la porte, c'est Honoré, le mari de la voisine.

– Je serai demain matin avec le camion au bout de la rue. Je suis votre chauffeur et en même temps le